

XII

Aujourd'hui et demain Avril 1995

Si aujourd'hui je peux dire que j'éprouve du plaisir à aller à Quatro Varas, cela a rarement été le cas jusque-là. Était-ce une attitude masochiste de ma part d'aller hebdomadairement, puis ensuite quasiment tous les jours, chercher ma dose de souffrance au sein d'une *favela*? Je ne le crois vraiment pas ; ce qui m'aidait dans mon action et me permettait de m'accrocher malgré les difficultés, tenait à l'intérêt du travail, qui chaque jour m'apprenait quelque chose sur moi. J'avais conscience d'évoluer au fur et à mesure que le projet avançait et que la communauté se transformait. Cela ne s'est pas fait sans douleur.

Ce fut une succession de conflits, de doutes, de remises en question. Pour rendre compte du processus de changement auquel je me suis livré, je pense souvent à la transformation du noyau d'amande qui, pour germer en terre, doit voir se ramollir puis pourrir la coque dure qui protège son cœur, pour que cette partie centrale et tendre puisse se réveiller en révélant son potentiel créatif. Comme le noyau d'amande, il m'a fallu, en m'enfonçant davantage dans le monde de la *fa-*

vela, laisser pourrir ma carapace de préjugés, d'idées toutes faites, de croyances ou de fausses vérités; enfin tout ce qui constituait mes défenses, mes protections solides et efficaces, pour devenir opérationnel, créatif, et me révéler à moi-même des qualités et des possibilités impensables jusque-là.

Trêve de grand discours, tout cela signifie que – rapidement – le bon docteur a dû répondre à certaines questions. En vrac: « Qu'est-ce que tu fais là? T'es pas chez toi, qu'est-ce que tu viens chercher? Tu veux te servir de nous comme de cobayes, et faire de l'argent sur notre dos? » Devant ces interrogations, il n'est pas possible de se défilier ou de tenter de s'en sortir avec des théories, des grandes phrases ou des bons sentiments tels que l'amour, la solidarité... Ces questions touchent à l'intime et appellent des réponses personnelles. Qu'est-ce que tu viens chercher pour toi, rien que pour toi? Précisément! Parce que, si tu viens par charité chrétienne et par pitié, tout le monde sera d'accord pour que tu donnes autant que tu peux pour répondre à ta culpabilité, car ta culpabilité, c'est notre salut, une vraie rente pour notre survie.

Ma réponse a tardé un peu. Au début je me suis embarqué à Quatro Varas sans bien prendre conscience de ce que j'y mettais de moi, puis je me suis rendu compte que ce n'était ni plus ni moins que le prolongement de ma recherche d'identité commencée à Canindé, la quête de mes racines de ce qui me constitue, et le défi renouvelé d'être à la fois un universitaire, un scientifique, et un homme du Sertão. Aussi, un jeudi après-midi, la phrase a claqué: « Je ne suis pas là pour régler vos problèmes mais pour régler les miens. En venant ici, je donne mon temps et mes compétences et je souhaite que nos échanges et nos rencontres vous aident et vous apprennent sur vous autant qu'ils m'apprennent sur moi. » Je me suis senti d'un seul coup soulagé. Les choses étaient clairement posées, j'étais partie prenante dans l'aventure et non uniquement partie offrante. Je pense que cette

déclaration a rassuré et ouvert des relations de confiance. J'étais lié à l'action menée au sein de la communauté par un intérêt personnel. On ne peut trouver meilleure garantie d'engagement, d'attachement.

J'ai dû réviser bon nombre de points de vue, et d'idées reçues. Il n'a pas été facile pour moi de relativiser les modèles sur lesquels je m'appuyais, persuadé qu'ils étaient partagés par tous. Figurez-vous que la façon de penser, de vivre, de se débrouiller dans l'existence est tout à fait particulière quand on vit dans la précarité et l'incertitude du lendemain. C'est comme si les habitants de la *favela*, pour survivre et résister à la violence de leur situation, avaient développé une culture originale, bien différente de leur culture d'origine. La perception du temps n'est pas la même, les actes seuls sont importants, les paroles ne comptent pas ou sont vécues comme dangereuses, l'argent ne doit pas être gardé mais dépensé le jour même par crainte de se le faire voler, la loi c'est celle du plus fort, celle de la peur, de la crainte, de la violence qui conditionne chaque instant...

Il m'a fallu accepter la différence, les différences – avec toute la richesse de révélation pour soi que cela représente; accepter aussi de naviguer à vue, en gardant à l'esprit le cap qu'on s'est fixé, notre projet, ce qui est loin d'être évident quand la vie et les relations sont essentiellement marquées par l'imprévu, l'imprévisible. Tant que je n'ai pas perçu que cette dimension de surprise, d'incertitude insécurisante offrait aussi un espace de liberté, d'improvisation, de création, ce climat m'était tout à fait insupportable.

Je ne peux ici aborder toutes les difficultés personnelles et les limites que j'ai eu à affronter, éprouver et souvent dépasser. Elles tiennent autant à ma fonction de psychiatre qu'au rôle concret et aux responsabilités importantes que j'ai dû assumer seul pendant un certain temps dans la *favela*. Cette situation offrait de nombreuses facettes ou écrans pour projeter fantasmes et problématiques individuelles, dans une re-

lation transférentielle où l'image du patron, du colon était sans cesse présente à l'esprit. J'ai dû en permanence tenir compte de ces dimensions. Chaque prise de conscience a impliqué un changement d'attitude de ma part, la compréhension en soi ne pouvait suffire. Par exemple, je recevais beaucoup d'agressivité et nombreux sont ceux qui se montraient jaloux, ce qui me rendait malheureux et mal à l'aise – jusqu'au moment où un rêve m'a donné l'explication et la solution. Dans ce rêve, je lisais – dans un livre allemand d'un auteur inconnu, la phrase suivante: « S'ils se montrent agressifs et jaloux, c'est qu'ils désirent participer ou qu'ils ont peur d'être exclus. » Le fait est que ce sont les personnes les plus agressives qui ont par la suite montré le plus d'ardeur et d'intérêt au travail communautaire.

A de nombreuses reprises, mon impatience de voir les choses aboutir, mon désir d'aller plus vite, plus loin, prenait la forme de ce que j'appelais la tentation du colon ou du missionnaire, celle de prendre le pouvoir ou de forcer les choses pour qu'elles se réalisent: décider, organiser, imposer... J'ai ainsi pris conscience que je ne pouvais être responsable que de ma part dans la réalisation d'un projet, le résultat dépendant de la relation aux autres et de la façon dont chacun accomplit sa tâche. Cela peut paraître évident, en fait cela oblige au respect de soi et de ses limites autant qu'au respect de l'autre et de sa différence. Le désir de changer les autres, de les transformer sans se changer soi-même, procède, au nom de l'efficacité et de l'intérêt général, de la même tentation. Il n'est pas facile d'accepter qu'on ne peut changer les gens, mais seulement leur donner l'occasion, l'espace, le moyen de se changer.

Dans les relations avec les jeunes, leur besoin de réassurance, exprimé par de multiples provocations, m'a poussé à plusieurs reprises dans des attitudes autoritaires: dire non avec tranquillité ne s'improvise pas sur l'instant, c'est aussi un processus de changement dans lequel il faut payer de sa personne.

Très souvent, dès qu'un désaccord apparaissait, il était dramatisé, conflictualisé ; en quelques mots on voulait trancher, couper, arrêter le dialogue vécu comme dangereux en menaçant de partir, préférant s'exclure plutôt que risquer d'être exclus. Apprendre à apprivoiser la parole, assumer une opposition, affronter un conflit en éprouvant qu'un différent n'implique pas obligatoirement de devenir ennemi ou de se fâcher, telle est l'évolution que nous avons suivi ensemble dans la communauté. Fatigant, épuisant même parfois.

Les dégradations, les vols, la transgression des limites, sont monnaie courante dans une *favela* avec la justification d'un besoin impératif, vital : « enfant malade » par exemple, ou « rien à donner à manger à la famille ». Toutes ces questions soulevées sous la forme de provocations mettent à l'épreuve la résistance d'une communauté et de ses plus actifs défenseurs, jusqu'au moment où, au défi – « de quoi tu te mêles, tu n'es pas le propriétaire » – vient tranquillement la réponse – : « peut-être, mais je suis co-responsable du bien collectif de la communauté ».

Enfin, les difficultés ou les obstacles rencontrés en cours de route concernaient parfois des personnes extérieures au projet qui ne pouvaient accepter ou comprendre ce que notre engagement impliquait. Ce fut le cas de mon père qui n'a pu accepter – alors qu'il était en quête d'une voiture, que je préfère donner la mienne, dans le cadre du projet, à un responsable de la communauté plutôt qu'à lui, quand j'en ai acheté une autre. Même si je lui avais cité l'Évangile dans lequel Jésus dit : « ma famille, ce sont les gens qui marchent à mes côtés et qui suivent le même chemin », il n'aurait pas compris et aurait pensé que je me moquais de lui.

Le projecteur mis sur Quatro Varas par les médias, du fait de l'intérêt croissant suscité par l'expérience, m'a assez vite conféré, comme porte-parole ambassadeur de la communauté, une notoriété redoutable. J'ai dû payer la rançon d'une gloire non recherchée à titre personnel. Ce succès m'a

valu des critiques, des attaques personnelles, des accusations de tous genres. J'ai été l'objet d'envie, de jalousie, de rivalité stérile, cela a provoqué des remaniements douloureux dans mes relations affectives: ruptures, conflits, éloignements. Je me suis senti blessé, meurtri, malheureux à de nombreuses reprises. J'ai perçu dans ces circonstances l'importance du soutien de la « famille » communautaire. Mes voyages m'ont aidé à prendre du recul. J'ai eu aussi besoin de m'isoler certains week-end dans des villages de pêcheurs, ou au fin fond du Sertão pour me ressourcer, me retrouver, me réparer.

Je ne pratique pas la psychiatrie dans l'ambiance feutrée d'un cabinet, muni d'un divan et d'un fauteuil confortable. Mon travail ne se limite pas non plus à la séance du jeudi, respectant une unité de temps et de lieu. Mon client, la communauté dont je fais partie, est aussi le cadre de mon exercice. Le temps d'écoute ne s'arrête pas au terme d'un entretien ou d'une réunion, mais au moment où je quitte Quatro Varas. Cela complique considérablement les choses, et réclame de ma part une vigilance de chaque instant. Car mon offre concerne tant les personnes en particulier que les changements de la communauté. Je dois en permanence avoir en tête ces deux références, mes interventions, mes prescriptions, mes engagements doivent tenir compte de la dynamique du sujet ainsi que du processus de transformation collectif. Une anecdote donnera une idée du travail de funambule auquel je dois parfois me prêter.

Domingos a quarante-cinq ans quand il arrive dans la *favela* avec sa femme et ses cinq enfants. Il a travaillé aux côtés d'un prêtre pentecôtiste responsable d'un groupe du renouveau charismatique. Il a, semble-t-il, été victime des excès spirituels, mystiques de cette communauté favorisant, au cours des rencontres, les manifestations miraculeuses, appelant facilement aux révélations divines et aux apparitions de la Vierge. Toutefois, le jour où il se déclare prophète, fils du Dieu éternel, et parle de ses visions, il se voit impitoyable-

ment banni et rejeté comme un fou. Sa femme m'appelle à l'aide peu de temps après leur arrivée. Domingos ne dort pas, ne mange plus, ne pense qu'à faire l'amour ou à battre femme et enfant. Ne supportant plus l'enfer qu'il fait vivre à sa famille, elle me demande de le convaincre de prendre un traitement. Domingos est un des habitants les plus assidus aux réunions du jeudi. En fin de séance, j'ai une longue discussion avec lui, qui se termine par la prescription d'une injection de neuroleptique retard qu'il accepte de se faire faire tous les mois. Grâce à cette médication, Domingos reprend vie, s'occupe à nouveau de ses enfants, retrouve son calme, la paix dans son ménage et une petite activité lucrative.

Quelques mois plus tard, il m'interpelle au cours d'une réunion du jeudi et m'annonce que Dieu lui a rendu visite et lui a dit qu'il devait arrêter ses piqûres. Connaissant le bénéfice qu'il tire, lui et sa famille, de ce traitement, je lui demande quand précisément il a rencontré le Seigneur. Il me répond que cela s'est passé le dimanche, je lui annonce alors que Dieu est venu me trouver le lendemain pour me dire qu'il s'était trompé de fichier et que Domingos devait absolument continuer les injections. Voilà pour les exercices de corde raide. La dynamique relationnelle de changement s'entame dans une consultation individuelle, se poursuit lors d'une réunion pour rebondir le cas échéant au cours d'une rencontre impromptue sur la dune dans un chemin ensablé.

Un sentiment de révolte vigile s'est installé en moi, j'ai souvent ressenti de la colère, parfois de la peur, de la lassitude ou de l'abattement. Le sentiment de déception m'a souvent rappelé l'exigence de mon désir. Jamais je n'ai eu la tentation de lâcher prise. Ma place est là, et c'est là que se fait mon processus d'accomplissement. La dynamique de transformation, de libération d'une communauté touche et remet en question chacun de ses membres, moi comme les autres, à partir des nombreux thèmes abordés collectivement. Pour ne citer que quelques-uns : la responsabilité, le

respect, l'autorité, la loi, les limites, l'argent, la propriété individuelle et collective, la famille, la foi... A chaque fois que je me suis senti perdu, désespéré, en proie au doute, ne sachant à quel saint me vouer, je me suis rappelé une des premières histoires du Sertão que j'ai entendues de la bouche de mon grand-père maternel. C'est l'histoire d'une petite fille de sept ans qui se perd dans la forêt amazonienne. Ses parents lancent en vain des recherches. Au bout d'une dizaine de jours, désespérés, ils se rendent à Canindé et supplient saint François de retrouver leur enfant. A leur retour leur fille les attend en compagnie du moine qui l'a recueillie, soignée et ramenée à la maison. En retournant à Canindé remercier le saint patron en compagnie de ses parents, la petite reconnaît dans les images peintes de la Basilique saint François comme étant le moine qui l'a sauvée. Comme cette famille, quand je suis en grande difficulté, j'ai besoin de me rappeler à ma foi et à ma culture pour me retrouver en retrouvant mes « esprits ».

Le travail de changement auquel je me suis livré au fil des semaines sous les coups de boutoir de l'actualité de la *favela* tient du processus analytique. Il a fallu être à l'écoute de mes sentiments, de mes réactions, pour dépasser mes contradictions, régler mes contre-attitudes, mon contre-transfert en établissant des liens avec mon histoire. Le changement était à ce prix, car il exigeait de rétablir un espace relationnel de création, libéré de toutes tensions.

Maintenant je le répète, souvent j'éprouve du plaisir quand je vais à Quatro Varas et j'ai le sentiment que l'amandier, je devrais dire les amandiers, celui représentant le projet et celui figurant mon évolution, sont sortis de terre et commencent à donner leurs fruits.

Ces fruits sont nombreux et leur goût agréable.

Quand mon regard s'arrête sur l'oasis de verdure, qui remplit maintenant le creux entre les dunes, ma respiration se fait plus libre, je me sens d'un coup plus léger, plus joyeux.

Cet endroit est devenu le centre social de la *favela*, un lieu de rencontre, de discussions, de soins, un lieu de ressourcement. Rendez-vous compte ce que ce spectacle représente pour des gens du Sertão ; de l'eau coule en permanence, elle nourrit les plantes et rafraîchit les hommes sans compter grâce à l'arrosage automatique alimenté par la nappe phréatique. La vue des constructions me rappelle le chemin parcouru, les étapes franchies depuis l'acquisition du premier terrain jusqu'à l'achèvement récent du petit cabanon d'accueil pour les visiteurs ou les personnes qui ont besoin de repos ou d'isolement.

L'Association des droits de l'homme a donné naissance à une communauté des Compagnons d'Emmaüs. Des enfants qui ressemblent à des enfants jouent, travaillent, apprennent à vivre, à aimer, à parler et à respecter leur propre personne.

De fait, la parole a changé de statut au cours des séances de thérapie communautaire et des multiples réunions de fonctionnement. Elle permet de se comprendre et paraît même pour cela plus efficace que les coups ou la violence. Longtemps considérée comme instrument de pouvoir des riches, des instruits et des patrons, comme dangereuse, tranchante et autoritaire, elle est maintenant apprivoisée et sert à se libérer, à se connaître, à changer, à rêver. On peut construire avec des mots, les phrases se sont faites actions, projets, réalisations. Les échanges, les discussions et dialogues de tous types ont tissé la trame de la communauté, posé ses bases et ses limites, écrit son histoire et organisé sa mémoire. Aujourd'hui des paroles sont engagées, tenues, et aussi respectées. Le temps de la *favela* s'est élargi au passé et à l'avenir. L'histoire s'écrit, se dessine, se raconte. Une maison de la mémoire s'élève maintenant sur le terrain où l'on trouve, à côté des articles, livres et reportages sur la *favela*, l'ensemble des séances thérapeutiques du jeudi enregistrées en vidéo que chacun peut découvrir ou re-visionner.

Le travail du Mouvement intégré de santé mentale communautaire (MISMC) est maintenant connu des autorités et du gouvernement qui font appel à son expérience considérée comme pilote pour le Céarà : on nous demande de sensibiliser les futurs policiers aux problèmes de l'exclusion, d'organiser des cycles de formation pour les leaders communautaires, d'établir un programme pour installer d'autres *farmacias vivas*, ou mettre en place des *casas da cura* dans d'autres lieux d'exclusion... Mieux encore, la coordination de la pastorale de l'enfance de la CNBB¹, qui supervise l'action de quatre-vingt mille noyaux communautaires au Brésil, nous a demandé de former les responsables de ces communautés à notre forme de thérapie communautaire et aux massages antistress pratiqués dans la *favela*.

Sur le plan financier, la communauté est maintenant auto-suffisante. La *farmacia viva* comme le groupe des jeunes s'autofinancent sans besoin de soutien financier externe. De plus, ils assurent le salaire minimum de quarante personnes et cent cinquante familles bénéficient des retombées économiques de ces « industries » artisanales, au travers d'activités annexes comme la confection par le groupe des personnes âgées de corbeilles pour les plantes médicinales, ou la fabrication d'objets artisanaux en raphia.

Illustrons pour finir l'évolution de la communauté par un événement qui vient de se produire.

Comme tous les mardis matins, les responsables du MISMC se retrouvent sous la paillote, maintenant protégée du vent et des bruits extérieurs par une sorte de palissade ajourée faite de lianes tressées qui relie le bord du toit de chaume au sol de terre battue. Au programme, il est prévu de discuter des rapports économiques du groupe d'art-thérapie avec le reste du mouvement et aussi de choisir quels investissements les jeunes désirent faire avec les deux mille

1. Congrégation nationale des évêques brésiliens.

dollars qu'ils viennent de recevoir de la banque de l'État du Cérà, en règlement des quatre mille cartes postales que celle-ci a vendues pour les fêtes de fin d'année.

En fait, sous la pression d'événements récents, le cas de Dédé est immédiatement évoqué. Zéquinha, responsable de la gestion du MISMC, commence: « Cela fait trois mois que Dédé nous mène en bateau et perturbe dangereusement la communauté. Hier il a été à l'école et, devant les petits terrorisés, il a menacé la maîtresse avec son couteau. » Sa mère, Dona Géralda, poursuit: « Il dit qu'il ne se drogue plus, mais ça se voit tout de suite quand il reprend ses saloperies; il me menace pour avoir de l'argent, devient violent et il emmerde tout le monde. » Je prends la parole pour résumer: « A chaque fois qu'on le menace d'appeler la police ou de l'emmener à l'hôpital, il promet tout ce qu'on veut; il s'arrête quinze jours et puis il recommence comme avant. On a déjà fait quatre réunions avec lui, rien n'y fait.

De deux choses l'une: soit il est malade et il va se soigner à l'hôpital, soit il n'est pas malade et ses actes doivent être alors considérés comme des actes de délinquance, et c'est à la police de faire son travail. » Comme par hasard, à ce moment, un colonel de la police entre sous la paillote. Il retire sa casquette couverte d'étoiles pour saluer l'assistance. Ce qui nous frappe en le regardant, c'est l'expression de bonhomie qu'on peut lire sur son visage. En outre, il est difficile d'ignorer sa ressemblance avec le sergent Garcia des films de Zorro. Il a la même allure: la bedaine, la démarche, la moustache et le sourire. Il s'assoit parmi nous et écoute avec attention tout ce qui se dit. Il a été invité à venir nous donner un coup de main, façon de s'acquitter d'une dette ou plutôt de marquer sa reconnaissance. En effet, très intéressé, lors d'une visite par notre travail, il avait demandé à quelques uns d'entre nous de participer à une réunion des responsables de la police du Cérà pour réfléchir à la formation des policiers, et aussi sensibiliser les nouvelles recrues aux problèmes d'exclusion.

Nous décrétons unanimement qu'on ne peut humainement laisser Dédé se détruire ou risquer de faire une grosse bêtise, et que c'est faire preuve d'amour et non d'indifférence de décider aujourd'hui de donner une issue à la crise: l'hôpital ou la prison. Deux jeunes se proposent d'aller chercher Dédé pour lui faire part de notre position. A la surprise générale, il vient se joindre à nous et s'installe près du colonel. Après nous avoir entendus, il se lance dans une longue diatribe sur la liberté, son désir de s'en sortir. Il refuse l'alternative proposée jusqu'au moment où le colonel de la police se penche vers lui, pose affectueusement la main sur son épaule et lui dit: «Dédé, même si tu te considères comme le dernier des derniers sache que Dieu t'aime et ne t'abandonnera pas. Si tu viens à l'hôpital, ta vie va changer, j'en ai vu des garçons bien plus atteints que toi par la drogue et dont la vie a été transformée après leur désintoxication. Tu pourras ensuite revenir dans la communauté, être la fierté des gens qui t'aiment et t'occuper de ta mère. N'oublie jamais que Dieu pense à toi, Dieu t'aime et ne t'abandonnera pas.» Dès que Dédé a senti le contact de la main du colonel, il a baissé la tête puis, en écoutant ses paroles, s'est mis à pleurer.

A la fin, ils se sont levés tous les deux, le colonel continuant chaleureusement à le tenir par l'épaule, puis ils se sont avancés au centre du cercle formé par les personnes présentes qui se sont mises debout. Nous avons tous ensemble réciter le Notre Père et chanté un chant populaire de solidarité. Ensuite, chacun est venu féliciter Dédé en l'embrassant, et en lui promettant de venir le voir à l'hôpital. Enfin, Dédé est parti accompagné par l'officier de police et par sa mère à l'hôpital.

La coïncidence fait que nous retrouvons, comme lors de la première séance de thérapie communautaire, Dédé et sa mère Dona Géralda. Il faut dire que Dédé fait régulièrement, tous les deux ans, «la une» de la *favela* par son mariage, son divorce, et maintenant en se droguant à nouveau.

Habitant à la lisière du terrain communautaire, il est très lié au projet et ses difficultés semblent accompagner et mettre en évidence les changements de la communauté.

En effet, quelle évolution ! En prenant un peu de recul, je n'en reviens pas. Quand la scène s'est déroulée devant mes yeux, j'ai cru que je rêvais : tout d'abord, le collectif communautaire se sent suffisamment solide pour prendre une décision au nom de l'intérêt collectif et des limites transgressées. La police en uniforme non seulement est accueillie, donc non rejetée, ce qui, il n'y a pas encore longtemps, aurait été le cas, mais de plus elle a été invitée. Alors ? Trahison, compromission avec l'ennemi, que nous avons combattu en en dénonçant encore récemment les exactions, la violence et les abus, ou reconnaissance des lois, des limites, de ses propres limites, de l'importance et de l'intérêt de rentrer dans le monde, dans la culture des non exclus. J'ai cru marcher sur la tête en constatant que le colonel était de loin le plus affectueux et le plus secourable et que, de plus, il avait l'air de se sentir dans la *favela* comme un poisson dans l'eau.

Je ne ferai pas ici l'exégèse de cette histoire. Simplement, vous comprendrez que je sens comme un air de changement à Quatro Varas et que j'éprouve maintenant du plaisir à me rendre dans cette communauté. Ce refrain peut surprendre ; on pourrait y voir l'expression d'une autosatisfaction, un sentiment de bonheur, le signe d'un aboutissement. Il n'en est rien. Le livre a débuté par la description de profondes racines puisant, dans la terre du Sertão et loin dans mes ascendances, la force qui nourrit mon action et mon évolution ; l'arbre n'étant pas stérile il m'a semblé naturel, avant de boucler la boucle, de prendre le temps d'en apprécier les fruits. Les cycles et les saisons marqueront sa croissance et son renouvellement. Mais, ne nous y trompons pas, notre projet n'est pas de fournir un emploi, des revenus, ou d'aider les *favelados* à faire leur vie et réussir à Quatro Varas. Ces résultats, non négligeables par ailleurs, sont la conséquence matérielle

de la démarche, non l'objectif poursuivi. Notre ambition, en effet, est autre, elle concerne ce qu'on pourrait pompeusement nommer une écologie de l'esprit : libérer l'homme du « péché social », de son isolement, de son exclusion, de ses sentiments de honte, de peur, de haine, de détresse pour croire à nouveau en lui-même, retrouver sa dignité, son identité, sa conscience en libérant sa parole, ses richesses et ses potentialités créatrices en s'appuyant sur les liens de solidarité communautaire et sur les ressources culturelles.

En sortant de cette réunion, Fatima, mon amie médium qui assume la coordination de la *Casa da cura*, est venue me taquiner comme elle aime le faire avec ses visions. Selon elle, j'ai été successivement, dans des vies antérieures, la fille de Jean-Pierre, qui était alors une duchesse anglaise, puis son fils, quand il était lui-même un négociant italien, il y a deux ou trois siècles. Je dois avouer que cette idée m'amuse beaucoup, d'autant qu'elle montre bien la simplicité et la familiarité de nos rapports depuis que nous nous connaissons, ainsi que le côté à la fois protecteur et attentionné qu'il a à mon égard. Elle insiste aussi, parce que ça l'arrange, sur le fait que j'ai l'esprit, le caractère et les vibrations spirituelles d'un vieux curé têtu et obstiné qui veut toujours construire des bâtiments, des églises, des chapelles. Ces traits me viendraient du Padre Cruz, prêtre de la même trempe que le Padrinho Ciço, que j'aurais incarné à la fin du siècle dernier; elle en parle comme si j'avais joué ce rôle dans une pièce de théâtre.

Il est vrai que construire, sur le terrain de la communauté, du solide, du durable me rassure, mais ce sont surtout les liens qui se nouent dans l'action réalisée ensemble qui m'intéressent. Notre but est bien de développer une psychiatrie des liens et non des lieux. Longtemps, j'ai pensé réaliser mon idéal, servir Dieu et les hommes en devenant prêtre; cette idée m'a accompagné jusqu'à mon retour à Canindé. La mise en œuvre sur le terrain de mon projet m'a fait renoncer à la prêtrise, refuser de m'enfermer dans une cha-

pelle, une église. Pourquoi les religions, qui sont censées aider les hommes à se relier à Dieu, les poussent à s'exclure, se séparer, à se combattre au nom de leur foi? Pour moi, la foi en Dieu doit servir tous les hommes. La réunion pour aider Dédé était à cet égard un modèle d'œcuménisme, on pouvait compter un évangéliste, le colonel, deux protestants, six catholiques, deux *Umbandistes*, une kardéciste¹, et trois chrétiens non apparentés, dont je fais partie. Ma position me semble la seule compatible avec ce qui m'apparaît comme mon but, ma mission, ma pulsion: faire des traits d'union entre les hommes, mais aussi entre le savoir populaire et le scientifique, entre l'Europe et le Brésil... entre le passé et l'avenir. C'est à la fois mon projet et ma quête personnelle d'universitaire *caboclo* du Sertão d'harmoniser et d'unir ces éléments, en moi-même et dans le monde, par les fils de la toile d'araignée.

Mon chemin continue, des surprises m'attendent. J'aurai à faire face à d'autres résurgences de ma culture qu'il me faudra intégrer, assimiler comme j'ai eu à le faire en découvrant les *rezadeiras*, les *Umbandistes*. A chaque fois, c'est une remise en question, la recherche d'une autre harmonie, d'un nouvel équilibre entre les différents éléments qui me constituent. Ma quête d'identité ne peut se satisfaire d'un subtil dosage, et s'énoncer comme la recette du Picon citron composé par César dans la pièce de Pagnol, une moitié Indien, une moitié Européen, un peu universitaire, un quart de *sertanejo*, le tout saupoudré de foi... Non, je tiens à assumer pleinement chacune de ces identités, à être à part entière *caboclo*, universitaire et *sertanejo*. Tout un programme!

Quant à la référence flatteuse au Padim Ciço, je peux difficilement la refuser; car cette identification me rattache à ma culture du Sertão, à mes aïeux, à mes valeurs familiales.

1. Kardécisme, mouvement chrétien basé sur le spiritisme adepte du Français Allan Kardec.

L'Indien qui est en moi

A la fin de toutes nos réunions, nous chantons en nous tenant les mains, aussi je vous propose, avant de nous séparer, de sentir ce lien de solidarité, cet esprit de fraternité, en entrant avec nous dans la ronde sur un rythme de samba :

*Deus chama a gente pra um momento novo'
De caminhar junto com seu povo
É hora de transformar o que não dar mais
Sozinho isolado ninguem é capaz
Por isso vem, entra na roda com a gente também
voce é muito importante, vem (bis)
A força que hoje faz brotar a vida
atua em nós pela tua graça
É deus que nos convida a trabalhar
O amor repartir, e as forças juntar (refrão)*

1. « Dieu nous appelle à vivre une époque nouvelle,
A marcher tous ensemble.
C'est le moment de changer les choses, tout seul c'est impossible
Isolé, personne n'est capable
C'est pourquoi viens, entre aussi dans la ronde avec nous,
tu es très important, viens (bis)
La force qui aujourd'hui donne la vie
Agit en nous par ta grâce
C'est Dieu qui nous convie à travailler
A donner l'amour et à unir nos forces (refrain) »